

De la perception à la représentation

1) La perception est d'abord empirique, elle existe par rapport à un milieu, elle est la lecture de ce milieu et l'adaptation à la réalité perçue. La perception est sensation. Tout dépend alors de l'appareil perceptif, et en fonction de sa complexité on pourra associer la perception à l'impression (plus durable) et à la mémoire (rappel des impressions). La perception est innée mais la persistance des impressions au delà de la simple perception diffère chez les espèces.

exemple de la tique!

2) La perception n'est jamais neutre et jamais objective, elle porte en elle déjà comme préalable tout ce qui va la rendre perceptible pour moi (aperception = perception consciente). Voir, percevoir, ce n'est pas enregistrer des simples sensations, mais voir c'est toujours déjà interpréter en fonction du passé. La perception est vieille. Elle hérite à la fois des autres perceptions mixtes et des préjugés.

Il n'existe pas d'oeil innocent. C'est toujours vieilli que l'oeil aborde son activité, obsédé par son propre passé et par les insinuations anciennes et récentes de l'oreille, du nez, de la langue, des doigts, du coeur, du cerveau. Il ne fonctionne pas comme un instrument solitaire et doté de sa propre énergie, mais comme un membre sous mis d'un organisme complexe et capricieux. Besoins et préjugés ne gouvernent pas seulement sa manière de voir mais aussi le contenu de ce qu'il voit, il choisit, rejette, organise, distingue, associe, classe, analyse, construit. Il saisit et fabrique plutôt qu'il ne reflète; et les choses qu'il saisit et fabrique, il ne les voit pas nues comme autant d'éléments privés d'attributs, mais comme des objets, comme de la nourriture, comme des gens, comme des ennemis, comme des étoiles, comme des armes. Rien n'est vu tout simplement, à nu. Les mythes de l'oeil innocent et du donné absolu sont de fieffés complices.

N. Goodman, Langages de l'art, Éd. J. Chambon (1990), pp. 36-37.

3) La perception n'est pas une connaissance du monde extérieur, et le corps ne peut renseigner sur les qualités réelles de ce qui l'entoure. Le corps est un centre d'action qui se projette dans le monde et y dégage des significations. Le corps n'est pas un récepteur passif, il impose des perspectives, choisit, préfère, intervient dans le monde avec ses déterminations, en cela semblable aux organismes les plus élémentaires, et toute perception est toujours provisoire et inachevée par nature: les erreurs de perception, les perceptions incomplètes ne sont pas des exceptions ou des ratés, mais la loi même de la perception parce que notre corps tout entier y est intéressé et compromis et que la perception est toujours orientée par les particularités du récepteur comme individu et être social. Toute perception est conditionnée par une certaine réceptivité qui se fait oublier. Il n'existe pas d'oeil innocent, rien n'est vu tout simplement à nu, et percevoir c'est interpréter et être engagé dans le monde CAD représenter.

L'énigme tient en ceci que mon corps est à la fois voyant et visible. Lui qui regarde toutes choses, il peut aussi se regarder, et reconnaître dans ce qu'il voit alors l'« autre côté » de sa puissance, voyante. Il se voit voyant, il se touche touchant, il est visible et sensible pour soi-même. C'est un soi, non par transparence, comme la pensée, qui ne pense quoi que ce soit qu'en l'assimilant, en le constituant, en le transformant en pensée - mais un soi par confusion, narcissisme, inhérence de celui qui voit à ce qu'il voit, de celui qui touche à ce qu'il touche,

du sentant au senti - un soi donc qui est pris entre des choses, qui a une face et un dos, un passé et un avenir...

Ce premier paradoxe ne cessera pas d'en produire d'autres. Visible et mobile, mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elles, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose. Mais, puisqu'il voit et se meut, il tient les choses en cercle autour de soi, elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et le monde est fait de l'étoffe même du corps. Ces renversements, ces antinomies sont diverses manières de dire que la vision est prise ou se fait du milieu des choses, là où un visible se met à voir, devient visible pour soi et par la vision de toutes choses, là où persiste, comme l'eau mère dans le cristal, l'indivision du sentant et du senti.

Maurice Merleau-Ponty, *L'OEil et l'Esprit* (1961), Éd. Gallimard, coll. « Folio-essais », 1993, pp.18-20.